

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË

(Suite) I

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur, je lui fis signer d'aller chercher l'oiseau, ce qu'il exécuta; mais voyant qu'il avait de la peine à le trouver, parce que la bête, n'étant pas tout à fait morte, s'était traînée assez loin de là, je pris ce temps pour recharger mon fusil à l'insu de mon sauvage. Il revint bientôt après avec ma proie, et moi, ne trouvant plus l'occasion de l'en étonner encore, je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir, j'écorchai le chevreau, je le dépeçai, et j'en mis quelques morceaux sur le feu dans un pot que j'avais: je les fis étuver, j'en fis un bouillon, et je donnai une partie de cette viande ainsi préparée à mon esclave, qui, voyant que j'en mangeais, se mit à la goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenait plaisir; mais ce qui lui parut étrange, c'est que je mangeais du sel avec mon bouilli. Il me fit comprendre que le sel n'était pas bon, et après en avoir mis quelques grains dans sa bouche, il les cracha, et fit une grimace comme s'il en avait mal au cœur, et ensuite se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. Moi, au contraire, je fis les mêmes grimaces en prenant ma bouchée de viande sans sel; mais je ne pus pas le porter à en faire de même, et il fut fort longtemps sans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainsi apprivoisé avec cette nourriture, je voulus le jour d'après le régaler d'un plat de rôti, ce que je fis en attachant un morceau de mon chevreau à une corde, et en le faisant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avais vu pratiquer en Angleterre. Dès que Vendredi en eut goûté, il fit tant de différentes grimaces pour me dire qu'il le trouvait excellent et qu'il ne mangerait plus de chair humaine, qu'il y aurait eu bien de la stupidité à ne pas le comprendre.

Le jour d'après, je l'occupai à battre du blé et à le vanter à ma manière, ce qu'en peu de temps il fit aussi bien que moi; il apprit de même à faire du pain; en un mot, il ne lui fallut que peu de jours pour être capable de me servir de toutes les façons.

J'avais à présent deux bouches à nourrir, et par conséquent besoin d'une plus grande quantité de grain que par le passé. C'est pourquoi je choisi un champ plus étendu, et je me mis à l'enclorre, comme j'avais fait par rapport à mes autres terres; en quoi Vendredi m'aida non seulement avec beaucoup d'adresse et de diligence, mais encore avec beaucoup de plaisir, sachant que c'était pour augmenter mes provisions et pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort sensible à mes soins, et me fit entendre que sa reconnaissance l'animerait à travailler avec d'autant plus d'assiduité. C'est là l'année la plus agréable que j'aie passée dans l'île. Vendredi commençait à parler anglais passablement; il savait déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvais avoir besoin, et de tous les lieux où j'avais à l'envoyer; ce qui me rendait l'usage de ma langue qui m'avait été si longtemps inutile. Ce n'était pas seulement par sa conversation qu'il me plaisait,

j'étais charmé de plus en plus de son excellent naturel, et je commençais à l'aimer avec la plus vive affection, voyant que de son côté il avait pour moi tout l'attachement et toute la tendresse possible.

Un jour j'eus envie de savoir de lui s'il regrettait beaucoup sa patrie; et comme il savait déjà assez bien l'anglais pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa nation n'était jamais victorieuse dans les combats; et se mettant à sourire: "Oui, me dit-il, nous toujours combattre le meilleur", c'est-à-dire, nous remportons toujours la victoire. Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant, que je reproduis ici en forme de dialogue.

Le maître — Votre nation combat toujours le meilleur? D'où vient donc que vous avez été fait prisonnier?

Vendredi — Eux plus beaucoup que ma nation, où moi être. Eux prendre un, deux, trois et moi. Ma nation battre eux dans l'autre place où moi n'être pas; là ma nation prendre un, deux, grand, mille.

Le maître — Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris sur les ennemis?



Il m'écoutait avec attention.

Vendredi — Eux porter un, deux, trois et moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canots alors.

Le maître — Eh bien, Vendredi, dites-moi que fait votre nation des prisonniers qu'elle fait: les emmène-t-elle pour les manger?

Vendredi — Oui, ma nation aussi manger hommes, manger tout à fait.

Le maître — Où les mène-t-elle?

Vendredi — Les mener partout où trouve bon.

Le maître — Les mène-t-elle quelquefois ici?

Vendredi — Oui ici et beaucoup autres places.

Le maître — Avez-vous été ici avec vos gens?

Vendredi — Oui, moi venir ici, dit-il en montrant du doigt le nord-ouest de l'île.

Par là je compris que mon sauvage avait été par le passé dans l'île, à l'occasion de quelque festin des cannibales, sur le rivage le plus éloigné de moi; et quelque temps après, lorsque je hasardai d'aller de ce côté-là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, et me conta qu'il avait aidé un jour à manger vingt hommes, deux

femmes et un enfant. Il ne savait pas compter jusqu'à vingt, mais il mit autant de pierres sur le sable, et me pria de les compter.

Ce discours me donna occasion de lui demander combien il y avait de l'île au continent, et si dans ce trajet les canots ne périssaient pas souvent? Il me répondit qu'il n'y avait point de danger, et qu'un peu avant dans la mer on trouvait chaque matin le même vent et le même courant, et toutes les après-midi un vent et un courant directement opposés.

Je crus d'abord que ce n'était que le flux et le reflux; mais je compris dans la suite que ce phénomène était causé par la grande rivière Orenoque, dans l'embouchure de laquelle mon île était située, et que la terre que je découvrais à l'ouest et au nord-ouest était la grande île de la Trinité, située au septentrion de la rivière. Je fis mille questions à Vendredi, touchant le pays, les habitants, la mer, les côtes et les peuples qui en étaient voisins, et il me donna sur tout cela toutes les explications qu'il pouvait; mais j'avais beau lui demander les noms des différents peuples des environs, il ne me répondait rien, sinon Caribs, d'où j'inférais que c'était les Caraïbes, que nos cartes placent du côté de l'Amérique qui s'étend de la rivière Orenoque vers la Guyane et Sainte-Marthe. Il me dit encore que, bien loin derrière la lune (il voulait dire vers le couchant de la lune, ce qui doit être à l'ouest de leur pays), il y avait des hommes blancs et barbus comme moi, et qu'ils avaient tue grand beaucoup d'hommes: c'était là sa manière de s'exprimer. Il était aisé de comprendre qu'il désignait par là les Espagnols, dont les cruautés se sont répandues par tous ces pays et que les habitants détestent par tradition.

Là-dessus je m'informai de lui comment je pourrais faire pour me rendre chez ces hommes blancs. Il me repartit que j'y pouvais aller en deux canots, ce que je ne compris pas d'abord; mais quand il se fut expliqué par signes, je vis qu'il entendait par là un canot aussi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaisir, et me donna l'espérance de me tirer quelque jour de l'île, et de trouver pour cela un puissant secours dans mon fidèle sauvage.

Je ne négligeais pas, parmi ces différentes conversations, de poser dans son âme les bases de la religion chrétienne.

Je parvins à l'instruire dans la connaissance du vrai Dieu; je lui dis que le grand Créateur de tous les êtres réside dans le ciel, qu'il gouverne tout par le même pouvoir et par la même sagesse, par lesquels il a tout formé; qu'il est tout-puissant, capable de faire tout pour nous; de nous donner tout, de nous ôter tout, et je lui ouvris ainsi les yeux par degrés. Il m'écoutait avec attention, et paraissait recevoir avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé au monde pour nous racheter, et de la véritable manière d'adresser nos prières à Dieu, qui pouvait les entendre quoiqu'il fût dans le ciel.

Dans l'agréable disposition d'esprit où j'étais alors, et grâce aux conversations de mon cher sauvage, je passai trois années entières parfaitement heureux, s'il est permis d'appeler bonheur parfait aucune situation de l'homme dans cette vie. Mon esclave était déjà aussi bon chrétien que moi, et peut-être meilleur, et nous pou-

(1) Voir le No 1181 de l'Album Universel, et les suivants.